

**Publié en 2015**

**Entre les lignes  
Littératures Sud**

*La Vie et demie*  
de  
**Sony LABOU TANSI**

**Étude critique**

par

**Marie-Françoise CHITOUR MANGIN**

Maître de conférences en littératures francophones et en Didactique du FLE à l'université Galatasaray d'Istanbul

**1979...**

Lorsque paraît *La Vie et demie*, presque 20 ans se sont écoulés depuis l'accession à l'indépendance de la République du Congo, fréquemment appelée Congo-Brazzaville pour la distinguer du Congo-Kinshaha, l'ex-Congo belge (Zaire), officiellement République démocratique du Congo. Le 28 septembre 1958, le Moyen-Congo, comme on disait alors, avait voté « oui » à 99 % au référendum sur la communauté française et était devenu une République autonome, mais dans le cadre d'une structure qui la liait encore à la France, comme les autres anciennes possessions coloniales et protectorats. Seule, la Guinée avait opposé un « non » au référendum et avait ainsi accédé à l'indépendance. Cependant, des mouvements nationalistes existaient depuis longtemps au Congo aussi, se développant surtout après la Seconde Guerre mondiale. En 1959, des troubles éclatèrent dans la capitale Brazzaville et le 15 août 1960 le Congo proclama son indépendance, sous la présidence de l'abbé Fulbert Youlou.

Les années 1960 sont les années de libération des états africains, après plus d'un demi-siècle de colonisation européenne. Mais très vite, la vague d'espoir est balayée par les désillusions. La plupart du temps, les nouveaux dirigeants ne sont que des pantins aux mains des anciens colonisateurs ; ils pratiquent la corruption, le détournement de l'aide internationale et n'hésitent pas à se livrer à une répression très dure contre les opposants. L'idée que, si le pouvoir est passé de mains blanches à des mains noires, rien en fait n'a changé, surtout pour le peuple toujours aussi misérable, devient très vite un thème récurrent de la littérature africaine de langue française. La notion de « génération littéraire » est désormais admise par la plupart des historiographes de la littérature africaine. En 1969, on en distingue déjà trois : d'abord celle du conformisme intégral aux thèmes et à l'écriture des romans coloniaux, qui s'étend de 1920 à 1950, puis celle de la dénonciation du système colonial, de 1950 à 1960. Cet axe nouveau continue cependant à s'inscrire dans une écriture réaliste. A partir de cette date, on voit émerger une littérature de contestation et de dénonciation virulentes des « Indépendances » formelles, truquées. Guy Ousmane Senghor, adoptant cette périodisation, donne comme premiers titres de la dernière tendance, *Le Soleil noir point* et *Violent était le*

vent, deux romans de Charles Nokan, parus respectivement en 1962 et 1966 [Midiohouan, 1984 : 12]. Les romans qui vont suivre abordent les mêmes thèmes, mais se caractérisent aussi très souvent par de profonds changements dans la construction narrative et dans l'écriture romanesque qui s'écarte totalement de la représentation réaliste, et laisse une grande place à l'imaginaire. Alioum Fantouré, Ahmadou Kourouma, Henri Lopes, Tierno Monénembo, Williams Sassine et bien d'autres appartiennent à cette « troisième génération » – on parle désormais, et ce depuis les années 1990, d'une « quatrième génération », celles d'écrivains nés après les indépendances. Dans cette énumération, Sony Labou Tansi a toute sa place. Le roman *La Vie et demie* par exemple fait écho à des événements douloureux dans une Afrique des coups d'état et des assassinats des opposants. Deux ans avant sa publication, en 1977, le quatrième président de la République du Congo, au pouvoir depuis 1968, Marien Ngouabi, est tué par un commando armé dans l'enceinte de sa résidence. Quelques mois après, la cour révolutionnaire ouvre le procès de quarante-deux personnes accusées de complicité. Dix d'entre elles sont condamnées à mort et exécutées. Parmi elles, des amis de l'écrivain qui dira dans un entretien :

« J'ai écrit *La Vie et demie* dans la douleur. Plusieurs de mes amis avaient été assassinés en 1977 sous le prétexte qu'ils auraient fomenté un coup d'état contre le président Marien Ngouabi et l'auraient tué. Je reste convaincu que mes amis n'étaient pas en mesure de commettre un tel crime politique. Leur exécution était une sorte de règlement de comptes. L'Etat voulait tout simplement se débarrasser d'individus intelligents » [Sony Labou Tansi, 1999].

Publié aux Éditions du Seuil, le roman connaît un grand succès et, dans le texte de présentation du colloque *Sony Labou Tansi en scène (s) : une expérience théâtrale du monde* qui s'est déroulé les 14 et 15 novembre 2013 au CNSAD (Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique) à Paris, les organisateurs, Julie Peghini et Nicolas Martin-Granel, peuvent bien parler de « son irruption fracassante en littérature en 1979 ». C'est à l'occasion de cette publication qu'il choisit le pseudonyme de Sony Labou Tansi, peut-être en hommage à Tchicaya U Tam'si, un autre écrivain congolais qu'il considérait comme son père d'élection. Un prix littéraire, le Prix spécial du premier Festival de la Francophonie, accompagne la sortie du roman. Il faut noter aussi que 1979 est en même temps l'année de la création de la troupe du Rocado Zulu Théâtre à Brazzaville, dont Sony fut le directeur et le metteur en scène, et dont les pièces furent données dans de nombreux pays européens, en particulier en France dans le cadre du Festival de la Francophonie à Limoges.

*La Vie et Demie* se veut dénonciation et satire féroce d'un régime politique qui s'appuie sur la torture, le meurtre et le culte de la personnalité. Le roman se déroule dans un pays imaginaire, la Katamalanasia. Dans l'entretien cité, son auteur affirme nettement avoir voulu « insister » sur le thème de la dictature, sévissant dans son pays et dans beaucoup d'autres pays africains. Mais les autres axes de lecture apparaissent aussi nettement. Il est clair, si on l'écoute, que nous ne serons pas en présence d'un texte à valeur documentaire, ni même d'un roman représentant la réalité dans un effet simple de miroir. S'il s'agit bien d'un « tableau lugubre du pouvoir africain », la peinture est aussi « burlesque » et effectivement nous allons vite être confrontés à un registre où la caricature va se mêler à l'irrationnel, où le choix du grotesque sera en complet décalage avec des sujets graves, conformément à l'étymologie du mot, de l'italien « burlesco » venant de « burla », farce, plaisanterie. D'un autre côté, pour qualifier son roman, l'auteur emploie les qualificatifs « allégorique, magique » et parle de « fable », nous situant ainsi au cœur même de ce qui en fait la complexité et la richesse. Le point de départ est certes le réel africain, mais nous assistons, par le biais du travail de l'écrivain, qui bouscule la syntaxe et le lexique du français, qui laisse libre cours à son imagination et à sa créativité, à la transposition par l'écriture, voire à « la transfiguration » [Condé, 1980 : 67] du propos historique et politique. Laissons-nous donc entraîner par la verve bouillonnante, la

subversion sous toutes ses formes, l'imagination débridée, et l'invention d'un langage, auxquelles ne manquera pas de nous confronter la lecture du roman *La Vie et demie*.

NB : Les citations de l'œuvre étudiée, *La Vie et demie*, sont suivies de la page dans l'édition du Seuil, collection Points, n° P 569. Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la suite de la citation du texte avec : nom de l'auteur, date de la publication, numéro de la page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.